

Granjon (Fabien), *Inégalités sociales, mépris et réification : une critique des usages sociaux d'Internet*, intervention à la journée d'études « La société des interactions ? », Laboratoire de démographie et d'histoire sociale, EHESS, Paris, 27 mai 2011.

PRESENTATION

-Sociologue TECH/SENSE – P8

-usages sociaux des TIC : action collective, production d'information, pratiques culturelles, exposition de soi, sociabilités, etc.

Bien... donc si j'ai bien saisi le sens du cartel de présentation de cette journée, le propos de celle-ci est de s'interroger sur le thème du lien social à l'aune du développement des réseaux sociaux numériques. Et la question centrale qui est posée est la suivante, je cite : « Les usages sociaux d'Internet changent-ils notre façon de penser la société selon une perspective relationnelle ? », Autrement dit, en tout cas, c'est comme ça que je l'interprète, il s'agit d'envisager si le développement des pratiques en ligne, lesquelles n'ont de cesse de se développer, serait à même de déplacer les dispositions des sujets s'agissant de leur appréhension de leur relation à autrui ?

J'avoue que je ne me sens pas de répondre, tout de go, à cette interrogation qui me semble d'une ampleur telle qu'elle m'apparaît évidemment hors de portée. Plus modestement, ce que je souhaiterais partager avec vous, aujourd'hui, c'est une réflexion sur le lien social numérique qui fera fond sur une approche critique du phénomène depuis la théorie de la reconnaissance développée par Axel Honneth, en faisant l'impasse sur les aspects habilitants de la relation numérique (et ils sont nombreux), pour n'en souligner que les caractéristiques limitatives

Par ailleurs, je tiens d'ores et déjà à confesser un péché de gourmandise puisque contrairement au titre que j'avais initialement proposé et qui indiquait que j'allais évoquer différentes formes limitatives de lien social, je n'en traiterai finalement qu'une, à savoir celle de la pathologie sociale.

Je procéderai, pour ce faire, en deux temps :

-dans un premier temps, je tacherai de vous présenter un rapide état de l'art faisant le point sur la question du lien social sur les sites de réseaux sociaux ;

-et dans un second temps, je me proposerai de reconsidérer cette question du lien social en ligne depuis la théorie de la reconnaissance et essentiellement comme je vous l'ai dit, sous aspects limitatifs.

UN ETAT DE L'ART

Alors, ce que l'on peut constater, c'est que dès les premières études sur les usages sociaux des dispositifs télématiques, l'un des chemins empruntés par la recherche a été celui de l'analyse de la signification sociale des pratiques, révélant notamment l'intérêt des utilisateurs pour de nouvelles manières de faire lien.

Les messageries Télétel (Minitel), en tant qu'outils de mise en contact et de communication, inauguraient à l'époque de nouvelles formes de sociabilité et de lien social davantage affranchies des codes sociaux de la bienséance et davantage dégagées des relations comme des échanges sociaux ordinaires. Elles permettaient déjà qu'émergent des modes inédits de production de soi qui ne prenaient toutefois leur sens que dans et par le social.

Aujourd'hui, force est de constater que le succès des sites de réseaux sociaux (*social network sites* – SNS) a renouvelé l'intérêt des chercheurs en sciences sociales pour ces problématiques traitant de l'identité, de la construction de soi, de la *privacy*, de la rencontre sexuelle et/ou amoureuse et, plus généralement, du lien social.

Les cadres interactionnels de ces « nouveaux » dispositifs banalisent en effet la présence en ligne et conduisent à des modes d'engagement social à distance et de présentation de soi relativement inédits, dont on fait l'hypothèse qu'ils réorganisent pour partie le lien aux autres.

Les SNS, qu'ils soient spécialisés (Tagworld, LinkedIn, MyChurch, Dogster, Care2, etc.) ou généralistes (CyWorld, Friendster, Facebook, Twitter, etc.), proposent des formats d'exposition de soi variés qui se présentent sous forme de « Profils » colligeant des traits identitaires censément fixes (*i.e.* plutôt ce que l'on est ou *dit être*) et des caractéristiques plus erratiques relevant davantage de préférences culturelles, d'activités prisées ou de contenus produits (*i.e.* ce que l'on *fait*). De fait, ces identités narratives sont autant de prises pour des « conversations » et créent des opportunités dialogiques conduisant à des ajustements réflexifs fins de la distance à soi et aux autres.

Ellison, Steinfeld et Lampe ont par exemple mis au jour le lien positif qui existe entre le volume d'« Amis » et les Profils les mieux renseignés en caractéristiques identitaires (plus on se dévoile, plus on a d'« Amis »). Liu, Maes et Davenport ont quant à eux établi que les goûts constituaient des ressorts particulièrement actifs de la connectivité.

La possibilité de constitution de cercles relationnels étendus dont les membres peuvent appartenir à des espaces sociaux éloignés des milieux de sociabilité ordinaires (*i.e.* la famille, les amis, les collègues, etc.) a notamment conduit à ce que se développent des recherches portant sur la constitution de ces réseaux d'« Amis », leur morphologie sociale, leur structure topographique ou, plus rarement, sur les motivations et le sens social de ces engagement numériques de soi couplés à des mobilisations d'autrui. S'intéressant donc au rôle que joue l'informatique connectée dans la construction du social, la recherche a notamment privilégié des approches fondées sur le concept de *capital social*.

Internet, SNS et capital social

Alors que peut-on en dire ?

Eh bien sans doute d'abord, que les résultats de ces études qui s'intéressent aux usages d'Internet sous l'angle du capital social peuvent apparaître pour le moins contradictoires. Certains résultats concluent au renforcement du lien social (*increase social ties*) et envisagent le réseau des réseaux comme une espèce de catalyseur relationnel rendant à la fois réalisable une prolifération des contacts (*far-flung connectivity*) et l'entretien de liens plus locaux,

renforçant à la fois des liens forts et des liens faibles et permettant une diversification et une solidification des sociabilités.

Sous l'effet d'Internet, la structure relationnelle des utilisateurs se recomposerait donc pour laisser davantage de place à la création et à l'entretien de contacts avec des individus géographiquement éloignés et des liens plus électifs fondés sur des intérêts communs. Les enquêtes d'Hampton et Wellman portant sur *NetVillage* montrent par exemple que les individus connectés ont, davantage que les non connectés, préservé des liens distants et construit des liens locaux, montrant ainsi que l'écart de capital social s'est fortement creusé entre ces deux populations.

D'autres recherches vont cependant être amenées à effectuer le constat inverse (*decrease social ties*). Elles vont montrer que les contacts initialisés et entretenus *via* Internet tendraient à se substituer aux liens forts de proximité (famille, amis) et contribueraient notamment à affaiblir l'engagement civique local. D'un côté, les pratiques en ligne viendraient phagocyter le répertoire des usages communicationnels des internautes et, de l'autre, elles en appauvriraient la substance même. Elles permettraient certes la prolifération de liens faibles *online*, mais organiseraient aussi le délitement de liens forts *offline*, réduisant ainsi les opportunités de contacts plus traditionnels.

Ces travaux qui, rappelons-le, sont pour l'essentiel de nature quantitative vont être évidemment critiqués et remis en cause sur tout ou partie de leur méthodologie et/ou de leurs résultats. D'autres analyses vont notamment montrer que l'utilisation d'Internet n'amointrit ni ne renforce les liens sociaux et souligner que les effets sur les sociabilités se différencient en fonction des divers types d'usagers et d'usages.

Le champ de recherche portant plus spécifiquement son attention sur les SNS et la production des « Amis » va emprunter assez largement à ces problématiques du capital social. Il va ainsi reconduire, à partir d'autres objets, des analyses largement empruntées des références fondées sur des « paired-concepts » typique des systèmes théoriques traitant du capital social : *bonding/bridging*, *strong ties/weak ties*, *social enhancement/social compensation*, *social searching/social browsing*, etc.

Sans grande surprise, ce sont des résultats partiellement similaires (contradictions comprises) à ceux sur lesquels avaient débouché les enquêtes menées sur les technologies précédant les dispositifs du Web 2.0 qui vont alors être (re)produits. Certains chercheurs vont ainsi souligner l'importance des sociabilités numériques pour la création et l'accroissement des liens faibles, opportunités qui permettraient aux utilisateurs de créer et de maintenir des réseaux de relations plus vastes et diffus, tandis que d'autres avancent, au contraire, que les SNS ont surtout une utilité pour travailler la profondeur des relations, davantage que pour initier de nouvelles connexions.

Stefanone et Jang signalent par exemple que les dévoilements de soi en ligne permettent que se créent des liens faibles avec un large répertoire de personnes que l'on ne fréquentait que peu ou pas avant de s'investir sur Internet. Ils affirment parallèlement que les blogueurs les plus extravertis sont aussi ceux qui maintiennent les réseaux de liens forts les plus étendus, tout comme Nardi, Schiano et Gumbrecht qui, pour leur part, soulignent que, sur les blogs, les forts niveaux d'exposition sont en lien avec la production de publics dûment ratifiés et la plupart du temps limités aux relations les plus proches.

D'autres travaux vont montrer, notamment pour les catégories de la population les plus jeunes, que les SNS sont abordés comme une autre manière de se connecter à ses amis et pairs, mais sans que cette relation soit considérée comme foncièrement différente, dans ses buts des modalités de prise de contact plus communes (i.e. la découverte de l'autre et de soi, la discussion, les commérages, etc.). Ellison, Steinfeld et Lampe considèrent ainsi que ce qui distingue les SNS des autres communautés du Web, tient surtout à la possibilité d'entretenir d'une nouvelle manière son capital social en maintenant notamment le contact avec les connexions les plus précieuses (e.g. des vieux amis) et ce, malgré les aléas de la vie et les éventuelles ruptures biographiques. Ce qui est donc diversement montré, selon les cas, c'est le décalque ou au contraire la reconfiguration, partielle ou radicale, des sociabilités ordinaires des utilisateurs.

Certaines recherches vont cependant tenter de s'émanciper des approches en termes de capital social pour s'intéresser davantage au sens social attaché à la constitution des répertoires d'« Amis » (*What Friendship means ?*) ainsi qu'à l'aspect sociotechnique des logiques d'agrégation de « Profils ». Elles se rapprochent en cela des perspectives de recherches relevant de l'*appropriation sociale* des TIC qui ont irrigué la sociologie française qui s'était attaché dans les années 1980 à l'étude des usages de la paléo-télématique.

Pour boyd, par exemple, le travail de maillage social en ligne (*Friending*) est profondément dépendant de processus sociaux (*in fine* assez peu analysés s'agissant de ce qui se passe hors ligne), mais aussi des *programmes d'action* (*technological affordances*) déposés dans le code du dispositif. Il est ainsi constaté que les différences de design des sites de réseaux sociaux sont à l'origine de « cultures du lien » singulières dont certaines invitent l'utilisateur à une frénésie relationnelle (*frantic friend procurement*) et conduisent parfois à une réification gestionnaire du lien social (*bureaucratization of friendship*).

boyd et Ellison, insistent par ailleurs sur le fait que ce qui rend unique les usages des sites de réseaux sociaux ne tient pas au fait que ces derniers offrent la possibilité de se lier à des individus que l'on peut ne pas connaître, mais tient davantage au fait qu'ils rendent visibles les cercles relationnels de chacun et permettent leur articulation. Le caractère inédit du type de tramage qu'autorisent les SNS serait ainsi lié à la mobilisation et à l'actualisation rendues possibles de « liens latents » (*latent ties – i.e. non activés socialement*).

Sans les médiations du Web 2.0, ces liens resteraient aux environs des sociabilités de chacun des utilisateurs sans possibilité effective de mobilisation. En fournissant de nombreuses informations sur ses membres, en établissant des liens entre ceux-ci et en les rendant visibles à un large éventail d'individus, Facebook permettrait par exemple à ses utilisateurs d'identifier l'autrui qui pourrait leur être « utile » en différentes choses (loisirs, travail, amour, etc.) et inciterait ainsi à l'activation de liens inédits qui, agrégés, formeraient ce que Donath nomme un « *supernet* ». Ce constat est également celui d'Aguiton et Cardon, lesquels considèrent que la caractéristique principale des services du Web 2.0 s'avère la mise en visibilité des productions personnelles, publicisation qui permettrait de créer une articulation entre l'individualisme et la solidarité. L'attribut inédit distinguant ces « coopérations faibles » tiendrait au fait qu'elles seraient nettement moins indexées à la nécessité d'un plan d'action établi par avance et s'appuieraient donc davantage sur des logiques opportunistes.

S'agissant des usages sociaux des SNS, les recherches ont donc du mal à se départir des schèmes conceptuels accompagnant les problématiques du capital social et des asthénies qui leur sont liées. Dans leur ensemble, elles sont en effet plutôt occupées à souligner les

opportunités d'individuation, la créativité ou le repli social des utilisateurs dans leur recours au potentiel relationnel du dispositif, mais sans insister sur ce que peuvent révéler les usages des SNS quant aux incapacités des sujets à développer des formes de construction de soi dont les causes ne seraient pas liées seulement aux dispositifs dont ils font usage.

Au surplus, ces approches ne s'intéressent pour l'essentiel qu'aux pratiques des jeunes générations encore scolarisées (de fait plus importantes qu'au sein des autres catégories de population), et ce, *via* la mise en œuvre d'appareils de preuve qui tendent également à écraser les phénomènes de différenciation sociale, tout en ne prenant que trop peu en considération l'écologie des activités de communication au sein desquelles s'insèrent les usages des SNS.

Elles ont enfin tendance à ne considérer avec attention que ce qui est rendu visible sur le Web et n'accordent le plus souvent qu'un moindre intérêt aux appartenances sociales, aux dispositions et aux sens pratiques des utilisateurs qui cadrent pourtant leurs activités en ligne. Beer reproche ainsi à Boyd et Ellison de sous-estimer le poids de la médiation sociale et de séparer par trop artificiellement les activités en ligne de la vie « réelle ». A cet égard, il convient effectivement de rappeler que les « amitiés 2.0 » ne correspondent pas aux canons de l'amitié telle que celle-ci est généralement définie par les sciences sociales (et d'ailleurs aussi telle qu'elle apparaît dans les représentations et les référents culturels des sujets sociaux) et que cette collision sémantique peut avoir quelques répercussions négatives sur les utilisateurs de SNS (*a fake sense of intimacy*).

SOCIAL NETWORKING, AMITIES ET RECONNAISSANCE

Un constat s'impose donc, et rentre là dans mon second point : les approches critiques sont peu courantes pour penser le lien social en ligne. Sans doute serait-il pourtant utile de parvenir à poser un cadre évaluatif des usages permettant, d'une part, d'identifier les tendances problématiques de la culture numérique du lien social et, d'autre part, de les envisager sans qu'elles ne soient systématiquement rabattues sur un prétendu affaiblissement du capital social.

Il s'agit donc de considérer les différents modes de socialisation (en ligne et hors ligne) des sujets, sans avoir à faire l'impasse sur les limitations sociales qu'ils rencontrent, en restant attentif aux formes d'imposition exercées par les scripts des SNS sur leurs manières de faire lien. Cette exigence permettrait de comprendre les usages des nouveaux médias sociaux à l'aune d'une problématique sociotechnique de la formation des sujets et de dégager les processus de constitution de soi par autrui en lien avec l'usage des dispositifs technologiques les plus récents.

Entre autres possibilités, la *théorie de la reconnaissance* peut selon nous être tout à fait profitable, et ce notamment parce qu'elle prête une attention particulière aux relations impliquant des liens sociaux au travers desquels les sujets développent des expériences de sollicitude, d'attachement mutuels, d'obligations normatives et de relations pratiques à soi et aux autres. Ces dynamiques intersubjectives sont autant de formes de lien social à partir

desquelles un individu peut s'éprouver en tant que sujet autonome développant confiance, respect et estime de soi.

Par ailleurs, si les faits relationnels sont potentiellement des faits positifs de reconnaissance, ils peuvent aussi être porteurs de formes de mépris. Les liens sociaux sont en effet des lieux possibles d'expériences déstabilisantes pour le sujet et de fragilisation de la relation pratique à soi-même. En considérant la reconnaissance comme la confirmation par autrui de l'idée qu'un individu se fait de sa propre valeur, et le déni de reconnaissance comme sa négation, on s'autorise à évaluer les conditions variées de mise en œuvre du lien social dont l'étude fine fait fâcheusement défaut aux recherches que nous avons évoquées jusqu'alors.

La perspective intersubjective permet au surplus une approche intégrative mêlant la problématique du lien social à celle de la construction identitaire du sujet, en envisageant ce métissage autrement qu'au travers des approches en termes de bien-être social (*well-being*, *self-esteem*, etc.) qui accompagnent les théorisations psychosociologiques de l'engagement en ligne ou celles du capital social et dont les preuves empiriques se construisent à grand renfort d'indicateurs et de mesures statistiques montrant ou non des relations positives entre l'utilisation des SNS et diverses variables censées évaluer l'état moral des sujets sociaux qui en font usage (*life satisfaction*, *social trust*, *civic engagement*, etc.).

Des initiatives ont déjà été engagées en ce sens. La question des interactions médiatisées au sein du jeu Warhammer Online ou celle des manifestations impudiques de soi sur Facebook font par exemple une place décisive à l'étude des modalités de socialisation en ligne conçues comme relevant de relations de reconnaissance, de mépris, voire de pathologies sociales. Ces recherches montrent notamment combien les formes de l'échange social médiatisé peuvent participer d'expériences morales négatives ou, au contraire, au rehaussement de l'estime de soi, à la confirmation ou l'infirmité de qualités personnelles, à la formation des identités sociales et subjectives de soi ou encore à l'assise de troubles allant à l'encontre d'un idéal pratique de réalisation de soi.

Si les phénomènes de reconnaissance et de mépris dépendent de dynamiques intersubjectives, c'est-à-dire de la possibilité ou de l'impossibilité de se voir confirmer sa valeur par autrui, ces manifestations peuvent aussi s'éprouver *via* l'usage de dispositifs qui, d'une part, sont chargés d'histoire et de culture et, d'autre part, constituent des objets de communication qui supportent une intersubjectivité pratique. La mise à l'épreuve de l'image normative que chacun a de soi-même concernant notamment l'estime de soi (*i.e.* l'estimation de la valeur de chacun) peut passer par une confrontation avec des dispositifs techniques dont les programmes d'action, les contenus et les individus qu'ils médiatisent sont socialement ancrés. Il faut d'ailleurs souligner que les pratiques sanctionnées par la félicité ou l'échec, un gain d'autonomie ou au contraire sa restriction, ne tiennent jamais aux dispositifs techniques eux-mêmes, mais bien aux rapports et aux sens pratiques qui en cadrent la saisie et les usages.

Un exemple de pathologie sociale

J'aimerais maintenant pouvoir donner au moins exemple de ces formes d'amoindrissement de la personne en évoquant rapidement le cas sans doute le plus extrême de la *pathologie sociale* et plus encore celui de l'*auto-réification*.

Je ne rentrerai pas franchement dans le détail, mais je voudrais juste préciser que pour Axel Honneth, la réification est un *oubli de reconnaissance*, c'est-à-dire une restriction de l'attention portée à soi ou aux autres comme sujet(s) d'une reconnaissance préalable. Pour le dire

autrement, l'autoréification, qu'elle soit de type détective ou constructiviste, peut être décrite comme une perte d'un rapport à soi et à son existence, et non d'une dépossession de son essence. De ce point de vue, l'autoréification est une forme d'*aliénation*, du fait qu'elle se caractérise par une privation de liberté, des formes de diminution de soi et une réduction des champs des possibles de l'autoréalisation.

Avant donner un exemple concret de ces formes de pathologies sociales, je voudrais préciser que les formes d'*aliénation* ne se nichent pas dans le désir de se construire une identité numérique singulière (éventuellement sur fond de simulation) dont on peut croire en l'utilité dans une perspective d'accomplissement et de reconnaissance de soi, mais se trouvent dans le résultat de cette activité quand elle conduit à des formes de déréalisation et d'extériorisation radicale de soi qui ne sont plus sous contrôle. La facette identitaire produite (en ligne) est à la fois l'initiative de l'individu qui se donne à voir sous un certain angle, mais en même temps, cette production de soi lui échappe au point qu'il éprouve une réelle distance avec cette représentation.

Pour illustrer ces propos théoriques, je me propose de présenter très succinctement le cas de Sanka, jeune homme de 20 ans, étudiant en première année d'un baccalauréat professionnel mention « accueil assistance » et dont l'objectif est à terme de devenir *steward*. Depuis son arrivée en France (il est d'origine congolaise et né à Brazzaville) il y a près de dix ans, Sanka habite dans une zone pavillonnaire de Villiers-le-Bel, avec ses parents et ses trois frères. Son père est anesthésiste et sa mère infirmière puéricultrice dans un hôpital de Saint-Denis. Passionné de musique et tout particulièrement de rap de type *gangsta*, il confesse néanmoins écouter d'autres styles de musique « plus commerciaux », mais affirme le faire à l'insu de son entourage proche et s'interdit surtout d'en parler sur son profil Facebook qu'il envisage comme, je le cite : « mon double et ma vitrine ».

Sur celui-ci, Sanka se présente comme un amateur de rap « West coast », rappeur lui-même et dont il serait une sorte de parangon, épousant tous les traits distinctifs du *gangsta*. Sa photo de profil le représente une imposante liasse de billets à la main, tandis que d'autres photographies le montrent dans diverses tenues *gangsta* signant par exemple de la main le « W », symbole de ce rap américain violent, homophobe et sexiste. Plusieurs vidéos le montrent également à Los Angeles, haut lieu de ce style musical, participant à des démonstrations de *lowriding*, typiques des formes de *tuning* notamment appréciées des fans de hip hop West coast.

Sa page personnelle Facebook, ainsi que ses pages MySpace (deux sites) le présentent essentiellement en tant que personne appréciant la violence, le sexe, l'argent facile, la drogue et les armes. Photographies, vidéos, *playlists*, posts, textes de rap, commentaires d'amis, etc., apparaissent alors comme autant de marques attestant de son engagement *gangsta*. Sanka s'est construit cette facette identitaire, dit-il « d'abord sur Internet, pour délirer avec des potes ». Mais quittant sa banlieue à des fins de scolarité et rompant du même coup avec des sociabilités anciennes qui prenaient ce simulacre pour ce qu'il fut d'abord, c'est-à-dire un jeu de dupe, il en est finalement venu à performer cette construction identitaire, au point de faire de cette posture théâtrale une façon quasi permanente de se comporter et d'être au monde. Ce qui devait rester une récréation festive et ironique prend alors des proportions sans précédent. Né d'un désir de démarcation et de l'envie d'une sociabilité de clan fondée sur des traits identitaires susceptibles d'impressionner ses pairs, le défi des premiers temps se transforme peu à peu en une obligation identitaire.

La volonté initiale de distinction sur fond de logique mimétique ludique (ressembler de manière crédible à un modèle) s'enracine alors dans une certaine permanence qui tend à se faire dispositionnelle. Si cette disposition à la fictionnalisation de soi lui apporte d'évidentes satisfactions, elle l'enferme aussi dans un mensonge persistant, de plus en plus intériorisé, qui tend à le déchoir des réelles possibilités existentielles dont Sanka souhaiterait pourtant faire l'expérience. Il affirme ainsi :

Sur Internet, ils croient à fond et c'est justement ce que je veux. Dans mon école, ils me disent souvent : "T'aime trop les meufs", et c'est vrai qu'au lycée je me comporte vraiment comme ça, je drague trop les meufs, tout ça, je joue vraiment le jeu, même si dans la vraie vie je voudrais une copine à la cool et une famille plus tard.

Sa petite amie actuelle semble en effet le prendre au sérieux, mais peu apprécier certains de ses comportements et croire par exemple qu'il est un garçon assez violent, alors que Sanka n'a jamais fait la démonstration pratique de ce supposé penchant.

Comme le souligne Haber, dans le mensonge sur soi-même adressé à autrui : « *L'expression que je produis se détache consciemment de ce que m'enseigne la conscience de moi-même et le savoir diffus que j'ai de moi-même comme d'une personne ayant un caractère et une histoire. Avec le manque de sincérité ou le manque de lucidité fréquente sur soi (...) se produit un phénomène d'intériorisation du mensonge. Le discours sur soi-même se structure et se fige au prix d'un certain nombre d'écarts assumés avec ce que l'on pressent être "plus vrai" que ce qui est effectivement dit* » (Haber, 2007 : 243). Autrement dit, et en des termes bourdieusiens, le mensonge devient une disposition.

Les preuves de la crédibilité de cette identité empruntée qu'il se contente pourtant de ne mimer concrètement qu'en ses attributs stéréotypés les moins agonistiques (look, gestuelle, langage, écriture de *lyrics*, adhésion à différents groupes, contributions à des forums spécialisés, etc.) sont essentiellement produites en ligne. Ce sont ses pages Facebook et MySpace qui dessinent la véritable scène de ses excès supposés et apportent les preuves écrites, visuelles et relationnelles de qui il est censé être.

Ses compétences en anglais acquises très tôt par acculturation, du fait de parents parfaitement bilingues, d'oncles anglophones résidant fréquemment chez lui, et par ailleurs entretenues par des voyages annuels aux États-Unis ou en Angleterre sont l'occasion de nombreuses démonstrations ostentatoires dont il sait qu'elles sont autant de traces lui procurant des avantages symboliques susceptibles d'impressionner ceux de ses « amis » pour qui cette maîtrise de la langue anglaise joue le rôle d'un certificat d'authenticité de ce qu'il prétend être.

Ses contacts Facebook (plus de 300) se composent à la fois des personnes qu'il côtoie au lycée et qui ne le connaissent que depuis quelques mois, ainsi que des individus qu'il a rencontrés sur Internet et qui partagent sa passion pour le rap.

Si, avoue-t-il, il s'avère de plus en plus difficile de tenir le rôle en toute vraisemblance auprès de ses camarades de lycée dont certains perçoivent qu'il n'est pas complètement ce qu'il prétend être, il en est tout autrement avec ceux de ses amis Facebook qu'il rencontre parfois à des concerts ou à des conventions gangsta. En ces occasions, les attestations qu'il est nécessaire de produire relèvent également d'autres registres. Elles tiennent toujours à des aspects vestimentaires et comportementaux, mais sont aussi davantage soumises à la capacité de faire la démonstration de connaissances, de goûts et de jugements spécifiques susceptibles de distinguer celui qui les produit au regard d'un ordre de légitimité propre à la sphère gangsta. En présence et à distance, la possibilité de performer cette identité dont il affirme qu'elle n'est pourtant pas ce qu'il est « dans le fond » est le résultat d'un double

processus : d'une part, l'élaboration patiente d'une fictionnalisation de soi et, d'autre part, la production de publics qui *croient* en cette identité fictive, notamment du fait des multiples traces mises en lignes qui apparaissent comme autant de confirmations de la crédibilité des traits identitaires exposés.

Le sens de l'aliénation est ici de tomber sous la dépendance (ou être pris au piège) de cet engagement qui le prive de sa liberté de jouer à distance de son identité virtuelle (au double sens de *on line* et de potentielle), sans avoir la nécessité de s'y rapporter davantage qu'il ne le souhaite. L'aliénation tient à une forme de production de soi qui se transforme en une dynamique tendant à s'autonomiser par rapport à Sanka lui-même, et ce, au point de lui imposer des impératifs qu'il n'avait initialement prévus ni de faire complètement siens, ni nécessairement d'assumer. À cet égard, il nous avouera par exemple :

En fait pour tenir je me dis que je suis dans un gang, que je tire sur des gens et tout. J'essaie de me convaincre aussi moi-même, parce que sinon c'est pas possible, alors des fois je me force à faire le caïd. Avec ma mère, des fois je lui dis que je vais aller vendre de la drogue, que l'école ça sert à rien, que je vais laisser tomber le lycée et que je vais partir faire du rap. Je joue le dur à table, avec mes petits frères. (...) Et sur Internet, alors là c'est pire quoi. J'ai fais des photos une fois avec mon petit frère et un *gun* et là c'est n'importe quoi, on doit pas faire ça normalement. J'ai fait des photos avec de la "beuh" [Marijuana] partout autour de moi... Bon, c'est cool.

Sanka se retrouve en quelque sorte victime d'une perte d'autonomie qui, *via* une automanipulation, détourne ses demandes initiales de reconnaissance de singularités subjectives (« prouver qu'on existe », « être respecté ») en des activités de production de soi pathologiques qui finissent par le rendre étranger à lui-même et lui rendent difficile la possibilité d'entrer dans une relation congruente avec un environnement qui ne cadre pas avec ses débordements identitaires.

Autrement dit, sa construction identitaire lui échappe. Devant lui apporter quelques gratifications (dont certaines sont effectives – aliénation et reconnaissance pouvant emprunter des chemins communs), elle s'effectue finalement à ses dépens. Pour paraphraser Haber et résumer ce phénomène complexe en une formule, nous pourrions dire que le type d'aliénation, tel qu'il se donne à voir en certains espaces d'Internet et dont le cas de Sanka est emblématique, relève d'une pathologie liée à une identité détournée d'elle-même ou de la dégradation « *d'une forme de présence, où se joue la possibilité d'être soi-même* » (Haber, 2006 : 57). Ce dommage n'est pas tant à envisager dans le sens d'une inauthenticité qui empêcherait la réalisation d'une essence identitaire, que dans celui d'une impuissance ou d'un manque de compétences à créer un cadre pratique laissant ouverte la possibilité d'expérimenter diverses formes d'autoréalisation, ainsi que celle de pouvoir conduire leurs ajustements pratiques dans le respect de soi et d'autrui.